

Alambic / Richard Abibon. — Extrait de : Annales de philosophie et des sciences humaines. — N° 12 (2003), pp. 67-79.

Titre de couverture : Annales de philosophie et des sciences humaines

I. Toxicomanes — Réadaptation. II. Alambics.

PER L1044 / FP124903P

ALAMBIC

Kaslik, le 19 mai 2001

D^r Richard Abibon

J'étais dans la salle d'attente de mon analyste, afin de le voir pour une dernière séance, pour lui dire adieu. Il y avait beaucoup de monde, comme toujours ; soudain, il supprime la cloison entre la salle d'attente et le bureau. Ça devient une très vaste salle de séjour, une salle à manger, et c'est une réception, où je suis convié en ami. D'ailleurs il vient me dire quelques mots gentils en aparté. J'aide à mettre la table, c'est-à-dire à l'installer ; c'est une planche très longue et très étroite, qui se fixe sur ses pieds grâce à des clips, façon Lego.

Par les vastes baies vitrées, dehors, en contrebas, j'aperçois plusieurs objets en cuivre de taille importante. Ils sont enchâssés, contre la façade de

la maison, dans des sortes de pyramides de verre ; je sais que je les connais pour les avoir vus de l'extérieur, ce qui fait que je sais aussi où je suis dans cette ville.

Or, je les vois aussi dedans, et au-dessus de nous, comme renversés, et attachés très haut au plafond de cette salle immense.

Il s'agit du récit d'un de mes rêves, on l'aura compris. C'est au réveil que me vient le nom « alambic » pour parler de ces mystérieux objets en cuivre. C'est à ce moment seulement que je me suis formulé l'usage de l'alambic : ça sert à faire de l'alcool.

Or, j'ai fait ce rêve la nuit même du jour où un nouvel analysant s'est présenté à moi, en posant d'emblée son problème comme lié à la consommation excessive d'alcool. Nous l'appellerons du pseudonyme de Christian Delorme.

Comme tout rêve, celui-ci est l'accomplissement d'un trou. Je dis cela pour paraphraser Freud : « Le rêve est l'accomplissement d'un désir » (ein Wünscherfüllung) et aussi Jean-Michel Vappereau : « Le nœud est l'accomplissement d'une coupure » (« Nœuds » TEE éditions). Ce rêve est tout entier sous le signe de la torsion. Je vois les alambics du dedans, mais je sais qu'avant, je les ais vus du dehors, ce qui me permet de savoir où je suis. Je ne suis pas paumé, je suis repéré dans cette ville. Et je suis repéré dans cette histoire : je m'identifie à cette torsion spatio-temporelle, qui me permet de me situer à la fois dedans et dehors, d'une manière que je reconnais pour être différé dans le temps. Je suis celui qui peut, à la fois, se considérer comme constant dans ce mouvement, qui a fait passer du dehors au-dedans (un moi qui se retrouverait identique à lui-même), et comme l'initiateur de ce mouvement qui a abouti au changement (un sujet qui, en tant que mouvement, trouure du dehors au-dedans, n'est que changement ; un sujet jamais identique à lui-même, initiateur, de surcroît, de la trouure qui a fait changer le moi).

Ce dedans dehors temporel se redouble d'un dedans dehors spatial, puisque, après (le temps ne perd pas ses droits) avoir considéré les alambics

du dehors, j'aperçois à l'intérieur et au plafond, des structures tout à fait semblables. Cette fois, la spatialité de la mise en scène du rêve fait voir la torsion comme telle : ce qui était dehors et en contrebas, se retrouve dedans et en l'air. Je suis, sujet du rêve, au lieu intermédiaire où la torsion se produit ; au lieu de la mise en rapport de ces deux situations d'un même objet, qui, de ce fait, est à la fois le même et pas le même.

L'alambic dedans, et donc comme l'image dans un miroir sphérique de l'alambic dehors. Sans entrer dans les détails optiques et topologiques, disons rapidement que ce qui relie ainsi l'objet à son image est une torsion triple, telle que la présente la bande de Mœbius à trois torsions homogènes.

Or cet objet, c'est l'objet qu'est venu me présenter mon analysant, dans ce transfert que j'analyse à présent en tant qu'il est le mien, suscité par lui. Il s'est présenté sous les auspices du boire. Il s'est identifié, dans cet entretien avec moi, comme celui qui a un problème avec l'alcool. Or, j'affecte de n'avoir pas de problèmes avec l'alcool : dans mon rêve, je ne reconnais pas ces objets magnifiques qui, pourtant, me permettent repérage. Je ne les reconnais pas, pas plus qu'il n'est possible de se repérer sur une bande de Mœbius à torsions homogènes : impossible de dire quel est cet objet écrit sur les deux faces à la fois, où chaque dimension est annulée par son contraire. C'est au réveil et dans le récit que viendra ce mot d'alambic, le seul possible pour décrire ces grandes structures de cuivre enfermées dans du verre. Ce mot va faire coupure me permettant de reconnaître de qui il s'agit ; de ce fait, il n'y a plus « un seul alambic » qui s'annule lui-même en se présentant à l'envers, il y en a deux, Richard Abibon et Christophe Delorme.

Un alambic à l'en-verre ? L'architecte du lieu n'a-t-il pas voulu faire entendre que, s'il y a des alambics, c'est pour (après-coup) boire un verre ? La temporalité essentielle à la distillation fractionnée se trouve ici écrasée dans la spatialité de la mise en scène. C'est justement un des procédés de la mise en scène du rêve, que de condenser en un même lieu des éléments que le temps sépare. Cette lente distillation peut s'entendre comme le procès de l'analyse, rappelé par le moment de passe de l'analyste : la suppression de la cloison entre la salle d'attente et le cabinet de l'analyste met en scène cette

autre torsion par laquelle il est passé du divan au fauteuil. La rapidité de la transformation évoque en effet la rapidité de ce moment comme tel, bien qu'issu d'une très longue distillation fractionnée.

Tout au long de celle-ci, il a fallu se mettre à table (et ce fut long : la table est curieusement longue, et étroite : c'était une voie étroite) et ainsi trouver les articulations de l'ego (de Lego). Se mettre à table dans une ambiance de fête, ce n'est pas seulement pour manger, c'est surtout pour parler (se mettre à table : avouer) ... Et pour boire un coup. Voilà ce que la torsion transférentielle fait passer de mon nouvel analysant à moi. Là aussi, il s'agit d'une passe, trou sur les bords duquel nous avons commencé à tisser le vent de la parole.

Un jour que Christophe Delorme était parti dans une violente diatribe contre la société, contre son père, contre ce qu'il appelle la tribu des « c'est comme ça » ... On sonne. Je vais ouvrir en lui disant : « excusez-moi un instant ». Il me répond, dans la veine du moment : « Vous excuser ... Si je veux ! ». Ça me fait quelque chose, je ne sais trop quoi, mais je vais ouvrir. En revenant, je lui dis : « Dites donc, vous êtes un peu frondeur, vous ! ». Et il me répond : « Qu'est-ce que c'est que ce mot, frondeur, qu'est-ce que vous nous ramenez encore ? Les guerres civiles du XVII^e siècle ? ». Et il continue encore un bon moment sur ce registre, entre le cynisme, la bouffonnerie, et la provocation.

La fois suivante, il arrive complètement défait : « Je suis au bout du rouleau, très déprimé, je bois énormément, je ne mange plus, je n'ai plus aucune raison de vivre, je pense au suicide ». Il pleure, et il ponctue encore son discours de diatribes contre la société, et son père, dont il voudrait enregistrer les conversations avec lui, afin de se prouver à lui-même à quel point il a été bon, et son père mauvais (ce ne sont pas ses termes, mais c'est la façon dont je m'en souviens) ; c'est parce qu'il dit qu'il n'en revient pas, lorsque son père (ou son frère) lui renvoie qu'il a été provocateur, et que c'est pour ça qu'ils lui ont répondu fermement et vertement ... Il voudrait réentendre la conversation pour savoir où, effectivement, il a été provocateur. Il l'a fait une fois, et évidemment il ne s'est pas entendu faire la

moindre provocation. Il en revient pourtant à ses discours virulents contre la société, la violence des hommes, leur inappétence à l'écoute ... J'interromps enfin ce flot de paroles revendicatrices par un « bon ... » destiné à terminer la séance. Il se lève en colère : « Et pourquoi, « bon », d'abord ? Non, c'est pas bon ! » ; et il me jette son billet sur la table avant de partir en claquant la porte.

À la séance suivante, il arrive complètement défait, titubant, sentant l'alcool. Il faut que je lui dise quelque chose sur lui, me dit-il. Il faut qu'il sache, qu'il obtienne une parole de moi sur lui. Comme j'hésite à lui répondre, ne sachant pas trop comment le faire, il insiste, cherchant plusieurs formules différentes pour me demander de lui exprimer quelque chose qui porte sur lui, bref, de le nommer. Il ajoute enfin : « Je suis vraiment à la limite, au bout du rouleau ... Vous vous en foutez certainement, d'ailleurs. La dernière fois, je suis sorti de chez vous dans un état effroyable ». Je l'interromps pour lui lancer : « J'étais dans le même état que vous, la dernière fois, et d'ailleurs, là, juste avant que vous n'arriviez, j'étais en train de chercher, dans l'annuaire, votre numéro pour vous appeler, parce que je pensais que vous risquiez de ne pas venir ».

Il y a un temps de silence, puis il reprend la parole : « Mais au fait, vous m'avez dit déjà une parole sur moi : vous m'aviez dit que j'étais rebelle ... » « Ah ! non, rétorquais-je du tac au tac, je ne vous ai pas dit rebelle, je vous ai dit frondeur ». « Pas du tout, c'était rebelle, enfin, dans mon souvenir, c'était comme ça ... On aurait dû enregistrer notre conversation ». « Dans mon souvenir à moi, c'était bien frondeur ... ». Il produit alors quelques développements en rapport avec les conversations entretenues avec son père et l'enregistrement possible de celles-ci. Puis, en guise de conclusion, très radouci : « Mais alors quelle assurance peut-on avoir de ce qui a réellement été dit ? » ; et je réponds avec assurance : « Aucune ».

Il fond en larmes. Cette fois, ce sont de vraies larmes de tristesse profonde, et non des larmes de noire amertume, comme il avait pu en avoir auparavant. De par ce trou ouvert entre « rebelle » et « frondeur », trou que rien ne vient obturer. Il n'y a pas de garant de la vérité (ce qu'écrivit le

mathème lacanien S (A), sauf à dire : « Eh bien, la vérité, c'est ce que je dis, en sachant qu'il ne s'agit que d'un dire, et non de la réalité ; peut-être y a-t-il un rapport avec la réalité — qui n'est pas autre chose que ce que l'autre dit, à propos de la même chose dont nous parlons, là — mais rien, ni personne, ne peut s'en porter garant ... À moins de se mettre d'accord sur un dire relativement commun : mais ça reste ce dire-là, et deux autres personnes pourront, sans doute, s'accorder sur un autre dire ».

Il pleure, et je lui dis : « Ce n'est pas interdit de pleurer ... Du moment que ça ne vous empêche pas de parler ... » Alors il se calme et dit : « J'ai honte ... Epouvantablement honte de ce que j'ai fait à mes enfants. Je n'ai pas su être un père ... D'ailleurs, j'ai appelé mon père juste avant de venir vous voir ».

Le sentiment, tel qu'on l'éprouve, voilà ce qui fait trou. Le nommer, c'est déjà aborder la surface qui en fait le bord. C'est aussi aborder au rivage de la saisie de la fonction de nomination comme telle.

Donc, ce qui surgit dans ce trou ouvert d'où coule du sentiment vrai, c'est d'abord la nomination de ce sentiment : la honte, puis, le Nom-du-Père, l'évocation du père qui nomme. Car c'est bien du père que vient le Nom ; du moins, c'est de là que nous repérons, dans notre culture, le lieu d'où vient le Nom. Comme par hasard, dans la semaine qui suit, voilà justement son père qui m'appelle, ayant obtenu mon numéro par la compagne de mon analysant. Il voudrait savoir où ça en est, parce qu'il avoue que c'est particulièrement invivable avec son fils en ce moment. Je lui réponds par une fin de non recevoir : je ne saurais transgresser si peu que ce soit le respect du secret professionnel.

Son père, jamais, ne doute, avait-il dit, lors de son premier entretien avec moi. Pour le coup, c'est un sacré doute qui vient de s'introduire dans la nomination ... « Je n'aurais jamais dû m'appeler Christophe, m'avait-il confié en se présentant, lors de sa première séance. Mes parents me l'ont appris, ils avaient choisi Eric, mais un Eric est mort de leucémie deux mois avant ma naissance ».

Toute discussion avec son père se termine en engueulade, m'a-t-il souvent répété. Sauf : « L'autre jour il a fondu en larmes : il mesure 1m50, il est tout petit et ça a toujours été son problème. Et moi ça m'a fait un problème, à 14 ans, quand je me suis rendu compte que je devenais plus grand que mon père ». J'ai arrêté la séance là-dessus.

Est-ce que tout cela découle un tant soit peu du trou ouvert par son arrivée chez moi, par sa demande d'aide, que mon rêve d'alambic a tenté prématurément de comprendre, d'achever, d'accomplir ? Peut-être. Mais il est bien possible aussi que ce soit en rapport avec le fait que je me sois avoué troué, devant lui, du même trou que lui : en lui disant que j'étais inquiet, et que je cherchais son numéro dans l'annuaire, ce qui indiquait que je ne m'en foutais pas, de lui. Mais encore, du trou ouvert entre « rebelle » (ce par quoi il se nommait lui-même, reprenant sans nuance la nomination que lui attribuait son père) et « frondeur », l'interpellation par laquelle je nommais le transfert qui nous liait.

Je connais la rébellion contre les autorités et contre mon analyste : c'est une des façons par laquelle se signe la fin d'une analyse. L'analyste n'est plus tenu pour un maître, ou un père : un sujet supposé savoir. C'est devenu un objet de déchet ; le personnage qui l'a soutenu, cette figure du maître, puis celle du déchet, est devenu quelqu'un qu'on oublie, ou un collègue parmi d'autres.

C'est cela que me rappelait mon rêve d'alambic, mon passage à la fonction d'analyste. Il est possible de dire — mais c'est un dire dont il ne saurait y avoir de garant — que ce rêve m'informait, d'une manière très anticipatrice, du terrain transférentiel sur lequel l'analyse était en train de se mettre en place. Ce terrain s'est révélé, quelques mois après, le début de l'analyse dans le suspens du « vous excuser ? si je veux ! » On pourrait le nommer, ce terrain : « qui est le maître ? ». C'est celui où se jouaient non seulement ses rapports avec son père (« qui est le plus grand ? »), mais aussi avec son frère, et tous les autres humains, y compris dans son boulot qu'il n'a pas su garder, pour avoir tenu des propos tels que ceux qu'il a eus d'une manière tout à fait éclairante avec moi.

Mon hypothèse est là : le rêve de l'analyste s'impose comme une interprétation du terrain sur lequel s'avance le transfert ... Le transfert de l'analyste, bien sûr, dont il est le seul à pouvoir parler en vérité. Quant au transfert de l'analysant, il est possible de faire l'hypothèse-corollaire qu'il vient sur le même terrain, ou mieux : qu'il s'agit du même transfert. Il y en a deux, mais c'est le même, comme les deux faces de la bande de Möbius : localement il y en a deux, mais globalement, c'est la même face. Cette surface est pour cela dite unilatère. Elle rend compte de l'inconscient, au titre où Lacan énonçait : l'inconscient, c'est le discours de l'Autre.

Et on ne peut l'interpréter qu'après-coup, sachant qu'on ne peut interpréter que ce qui vient de son propre inconscient ... Dans la mesure où l'on en parle, puisqu'il est en rapport avec l'Autre. C'est même le discours de l'Autre, cet Autre intrinsèque, qui fait partie de chacun de nous, aussi intime et familier qu'il est étrange et rejeté. Ce pourquoi nous disons, lorsque nous avons commis une bévue (*Unbewusst*, l'insu, est le mot de Freud pour inconscient) : c'est pas moi, c'est l'Autre (ici : mon père, la société, etc.)

À la séance suivante, il m'affirme que ça va mieux. Il suit un stage pour retrouver du boulot. Il a laissé tomber ses éternels discours revendicateurs : il cesse d'imputer la faute au monde entier, il commence à parler de lui. Ça ne veut pas dire : s'accuser, au lieu d'accuser les autres. Ça signifie simplement : prendre la responsabilité de son propre discours. Il se dit plus calme. Son discours est beaucoup plus posé. Il prend son temps pour parler, ce n'est plus un flot de paroles qui se bousculent. « Il faut bien composer, ... j'en viens à être beaucoup moins exigeant avec moi-même et avec les autres » ; ce que je punctue d'un « à la bonne heure ! »

Il dit avoir notablement diminué sa consommation d'alcool. Sans effort : quand il en boit, il trouve à présent que ça a un sale goût. Il a retrouvé le sommeil. Il dort même étonnamment beaucoup, parfois 18 heures par nuit. Certes, cela peut sembler trop. J'y entends le fait qu'il s'autorise enfin à se reposer. Il commence à retrouver des rêves. Il ne s'en souvient pas encore, mais il se rappelle qu'il s'agit de rêves paisibles dans lesquels apparaît

souvent la femme dont il a divorcé il y a bien longtemps, et qui est la mère de ses enfants.

La mère ... S'il y a dispute et colère, dans le registre du « Qui est le maître ? » c'est qu'entre les deux prétendants à la maîtrise, il y a un objet qu'ils se disputent. Pour l'instant, cet objet ne se dévoile que partiellement, doucement. Un jour qu'il me demande de l'aider à trouver quoi dire (il lui arrive d'avoir des moments de silence), je lui propose : « puisque vous retrouvez des sentiments, dont celui de la honte dont vous m'avez parlé, vous souvient-il d'autres moments où vous avez éprouvé ça ? » Il me répond presque aussitôt : « J'ai éprouvé la honte de ma vie lorsque j'avais 18 ans. J'étais instructeur maritime dans un stage pour des jeunes qui voulaient apprendre à faire du bateau. Je leur apprenais à lire les cartes de marine. Un stagiaire m'a alors posé la question : « Il y a des chiffres écrits sur la mer, qui notent la profondeur des fonds. Qu'est-ce que ça signifie, lorsque l'un de ces chiffres est souligné ? » Là, j'étais devant un trou : impossible de lui répondre. Alors que je sais très bien ce que ça signifie : aux plus basses eaux, c'est la mesure de ce qui émerge de la surface de la mer, rocher ou banc de sable affleurant ».

Ce qui émerge de la mer(e) ... Je me suis contenté de répéter cette phrase, et d'arrêter la séance là-dessus, sans même appuyer sur le « e » muet que je viens d'écrire ici entre parenthèses. Finaud, il a tout de suite compris, de par le trou que j'instaurai ainsi, ce que pouvait signifier son trou de mémoire. Il me le fait savoir par un petit rire avant de se lever pour s'en aller.

Dans une séance ultérieure, le trou d'un long silence vient creuser son discours. Il finit par le rompre en disant doucement : « Il ne me vient rien ... Si ce n'est peut-être l'envie de quelques huîtres ... D'un bon plateau de fruits de mer ». Je redis ces derniers mots, mettant, encore une fois, fin à la séance de cette manière. Là aussi, par un sourire, il me fait savoir qu'il entend le double sens qui vient de s'ouvrir, entre la mer et la mère. « Ma mère est toujours en extase devant les gens, m'avait-il dit lors d'une de ses premières séances : celle-là est très belle — alors que je pense que c'est un

pou — et celui-là est très intelligent ... Y'a jamais une faille, jamais moyen de lui dire : mais alors tu ne trouves pas que ... »

Il y reviendra à la séance suivante, mais pour développer son goût pour tout ce qui vient de la mer. Crustacés coquillages, poissons ... Et sa passion pour la navigation qui a fait de lui un excellent marin. Néanmoins, il avait ouvert la séance par une remarque curieuse : « Y'aurait pas une urne funéraire dans votre bureau, par hasard ? » Et d'associer sur l'incinération de la femme dont il avait été très amoureux. Elle se faisait appeler Bourbon (c'est le pseudonyme que j'ai trouvé pour conserver la référence alcoolique de ce surnom), et il l'a trouvée morte d'un arrêt cardiaque, au petit matin, dans son lit. Ils n'étaient pas mariés, et les cendres en sont revenues à la famille de cette femme. Il m'en dit son regret. La mort de cette femme ressemble à ce que Freud appelle « *Versagung* » (refus, dédit) dans le déclenchement de la névrose : la réalité ne tient pas ses promesses. Cette femme se dédit : elle s'en va, à la suite du dédit de la première femme, qui est partie ... Vraisemblablement parce qu'elle avait découvert que, dans ces absences, son mari se travestissait en femme.

Lorsque la femme est absente, il devient femme. Le refus de la réalité se trouve dédit par la femme qu'alors il devient, présente.

Voilà une bonne façon d'entendre sa remarque sur l'urne dans mon bureau, toujours dans le registre du : « Qui est le maître ? ». S'il peut y avoir une urne chez moi, c'est que je peux posséder l'objet de satisfaction dont il a été spolié. D'où s'explique rétroactivement sa colère contre moi (rebelle), et ma colère en retour (frondeur). Cet objet, ce pourrait bien être la bouteille (l'urne) de Bourbon.

Mais au-delà de la femme et de la compagne, l'objet qui se profile à l'horizon, est-ce la mère ? Ou, un peu plus loin, ce qui dépasse de la mère ? Un fragment d'un autre de mes rêves en donne une idée. Là aussi, je n'en ai pris conscience que bien après.

Je suis (verbe être) en vélo, et je suis (verbe suivre) quelqu'un également en vélo. Nous arrivons dans un creux de verdure au flanc d'une colline. Il y a

là beaucoup de monde, et un monsieur au crâne rasé vêtu d'une grande robe. Il fait un peu guru de la secte qui se réunit là. Il est un peu effrayé de mon arrivée parce qu'il pense que je suis de la police, et qu'il y a une histoire de drogue. Il dit qu'en effet, quelqu'un en avait, mais il vient de s'enfuir à vélo. Un peu plus tard, je discute avec l'un de mes collègues belges qui s'occupe à Bruxelles d'une institution pour délinquants. Il manipule une sorte d'objet phallique qui ressemble à un micro, qu'il fait aller et venir dans son étui, qui, lui, ressemble à la poignée en caoutchouc d'un guidon de vélo.

Un guru : un maître, donc, qui n'hésite pas à s'habiller à la façon dont notre culture a longtemps vêtu les femmes. Ce serait une façon de lire cette grande robe, comme pour l'abbé de Choisy, qui portait l'habit sacerdotal, puis, qui se déguisait en femme, afin de s'assurer de la permanence du phallus : s'il y en a un sous ma robe, il peut bien y en avoir un sous celle de ma mère ! « Mon grand père apothicaire, m'avait dit Christophe Delorme, au tout début de son analyse, m'a écrit un poème sur ma naissance, un poème que mes parents m'ont fait lire — ils n'auraient jamais dû — où il disait que mes parents attendaient une fille ». Il s'agit bien de souligner ce qui dépasse de la surface de la mère.

Le guru est le maître de sa secte, mais mon arrivée en vélo fait vaciller son pouvoir « Qui est le maître ? ». D'autant qu'il s'agit d'une affaire de drogue, d'addiction donc. Mais le vélo s'impose vraiment dans le paysage. C'est un instrument qu'on se place entre les jambes, et qui permet de se déplacer vers où on le désire. Celui qui a de la drogue a aussi un vélo entre les jambes.

La drogue, comme l'alcool, ont l'avantage de se situer à portée de la main. C'est un objet de satisfaction qui est presque aussi facile de se procurer que le phallus, qui, dans la masturbation, est aussi à portée de la main. On ne risque pas de se dédire, comme cette mère qui risquerait de n'avoir pas de phallus sous sa robe, comme cette femme qui s'en va, comme cette compagne qui meurt. C'est trouver une assurance dont ne se suffit pas sa nomination comme garçon, suffisamment remise en cause par le poème du grand-père. C'est trouver un objet qui ne se refuse pas, et qui permet

donc, en regard, de s'identifier au sujet qui ne cesse de refuser. De refuser quoi ? Le père qui nomme, et qui, au-delà d'une apparente fermeté, a été singulièrement flottant lorsqu'il s'est agi de le nommer, lui, Christophe Delorme, la société, les « c'est comme ça » ... La mère qui manque et les femmes qui se dérober.

La permanence de la robe, remplacée aujourd'hui par la permanence de l'alcool, assure de la permanence de la femme, du phallus de la femme (ce qui dépasse de la mère), et de la maîtrise du sujet. Mais comme par hasard, il se trouve qu'en ce moment, l'alcool se dérobe ... Et que ce n'est plus vécu comme un refus (*Versagung*).

Soyons clairs : ici, c'est moi qui effectue ces rapprochements entre divers éléments de son discours. Je le fais à partir des éléments de mon rêve. Je n'ai donc aucune prétention à l'objectivité, ni à énoncer une quelconque cause de l'alcoolisme de ce monsieur. J'énonce la vérité à partir de mes rêves inspirés de mon transfert à son égard. Le fait qu'il m'ait dit que ses parents attendaient une fille, et qu'il l'a su par le poème de son grand-père, ne saurait être érigé en cause, sauf à dire : c'est ce qu'il cause, au sens de : c'est ce qu'il me dit. Et par cette cause — le fait qu'il me dise — il se construit, il avance dans sa nomination de lui-même, se causant du fait même qu'il parle. Rappelons ici un des derniers éléments de mon rêve : l'objet phallique, que mon collègue manipule dans une poignée de guidon de vélo, ressemble aussi à un micro, objet auquel on confie la parole.

En me parlant, dans un rapport transférentiel qui est autant de rivalité par rapport à la maîtrise, que d'amour pour celui qui ne se dédit pas, qui ne s'en fout pas, en me parlant, il se construit un passé avec les éléments sans cesse remaniés de ses souvenirs. En causant, il se construit cette cause nécessaire à expliquer les effets qu'il en éprouve aujourd'hui.

En écrivant ceci, je ne fais qu'anticiper sur les liaisons potentielles présentes dans son discours. Ces liaisons, je fais l'hypothèse de les avoir éprouvées moi-même, dans le transfert dont mes rêves tentent d'écrire l'histoire. Ce sont donc elles, ces liaisons qui sont les miennes, dont je fais

état ici. Je laisse ainsi le champ libre à ses propres rêves — qui commencent à pointer — et à la surprise qu'il pourra toujours me faire en les interprétant lui-même. Il le pourra, dans l'exacte mesure où j'ai cette conviction de n'être capable d'interpréter que les miens propres.

Écrit sur une face

Écrit sur l'autre face

Au miroir sphérique, on voit l'objet et son image inversée selon les trois dimensions.

Sur la bande de Mœbius, ils sont écrits, l'un sur une face, l'autre sur l'autre face.

La ligne pointillée sur le schéma du miroir sphérique représente le bord de la surface dessinée à plat sur le schéma de la bande de Mœbius. Cette surface peut se lire comme le bord d'un trou, représentant de ce trou lui-même. Un parcours orienté, tel celui indiqué sur le dessin, est alors ce qui troue : la fonction trouure (par analogie avec coupure).

Pour des raisons de simplification de l'exposé, on néglige ici la question.